

# ISAAC ASIMOV

## LE CYCLE DES ROBOTS

4 · *Face aux feux du soleil*





# LE CYCLE DES ROBOTS 4

*Face aux feux du soleil*

Du même auteur  
aux Éditions *J'ai lu*

*Le cycle des robots :*

- 1 – Les robots, *J'ai lu* 453
- 2 – Un défilé de robots, *J'ai lu* 542
- 3 – Les cavernes d'acier, *J'ai lu* 404
- 4 – Face aux feux du soleil, *J'ai lu* 468
- 5 – Les robots de l'aube, *J'ai lu* 6792
- 6 – Les robots et l'empire, *J'ai lu* 5895

Tyrann, *J'ai lu* 484

Cailloux dans le ciel, *J'ai lu* 552

La voie martienne et autres nouvelles, *J'ai lu* 870

Le voyage fantastique, *J'ai lu* 1635

Le robot qui rêvait, *J'ai lu* 2388

# ISAAC ASIMOV

## LE CYCLE DES ROBOTS 4

*Face aux feux du soleil*

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par André-Yves Richard



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

*Titre original :*  
THE NAKED SUN

© Isaac Asimov, 1957

*Pour la traduction française :*  
© C.L.A., 1970

## UNE QUESTION SE POSE

Elijah Baley luttait obstinément contre la panique.

Depuis quinze jours ses appréhensions n'avaient cessé de croître ; depuis plus longtemps même, depuis le moment où on l'avait convoqué à Washington et, une fois là, informé de sa nouvelle affectation.

La convocation à Washington, en elle-même, était déjà assez troublante. Elle était arrivée sans explication : une véritable sommation, et cela ne faisait qu'aggraver les choses. Il y avait des bons de voyage, aller et retour par avion, joints : du coup, tout allait de mal en pis !

Ses appréhensions étaient partiellement dues au sentiment d'urgence que sous-entendait le trajet par voie aérienne et, d'un autre côté, à l'idée même qu'il dût effectuer le voyage par air : tout juste cela ; et pourtant ce n'était là que le début de ses craintes, donc des sentiments encore facilement contrôlables.

Après tout, Lije Baley avait circulé en avion quatre fois déjà ; une fois même, il avait survolé le continent de bout en bout. Aussi, quoique un voyage aérien ne fût jamais agréable, ce ne serait pas toutefois un véritable passage dans l'inconnu.

De plus, le trajet de New York à Washington ne prendrait qu'une heure. Le décollage s'effectuerait de la rampe 2 de New York qui, comme toutes les rampes

officielles, était convenablement close, avec un sas ne s'ouvrant à l'air libre qu'une fois la vitesse ascensionnelle atteinte. L'arrivée aurait lieu à la rampe 5 de Washington, en close de la même façon.

Bien plus, et Baley ne l'ignorait pas, l'appareil ne comportait pas de hublot. L'éclairage artificiel y était bon, la nourriture correcte et tous les éléments d'un confort moderne y figuraient. Le vol, dirigé par radio, allait se passer sans histoire, avec à peine une sensation de mouvement une fois l'appareil en vol.

Il se répétait toutes ces excellentes raisons et les ressassait à Jessie, sa femme, qui, n'étant jamais montée en avion, envisageait ces périples avec terreur.

— Mais je n'aime pas que tu prennes l'avion, Lije, dit-elle. Ce n'est pas normal. Pourquoi ne peux-tu prendre l'express ?

— Parce que j'en aurais pour dix heures de trajet. Et le visage de Baley se figea d'amertume.

— Et parce que j'appartiens aux forces de l'ordre de la ville, et que je dois obéir aux ordres de mes supérieurs. Du moins si j'entends conserver un échelon C 6.

Qu'opposer à pareil argument ?

Baley monta dans l'avion et conserva les yeux fixés sur la bande d'actualités qui se déroulait uniformément et incessamment du kinescope placé à hauteur des yeux. La ville était fière de ce service : actualités, articles, séries humoristiques ou éducatives, quelquefois des romans.

Un jour viendrait où les bandes seraient remplacées par des films, disait-on, parce que ainsi les passagers, en gardant les yeux sur les oculaires d'une visionneuse, seraient encore mieux séparés du décor réel.

Baley gardait obstinément les yeux fixés sur la bande qui se déroulait, non seulement pour se distraire, mais aussi parce que la politesse l'exigeait. Il y avait avec lui cinq autres passagers dans l'avion (il n'avait pu



s'empêcher de le remarquer) et chacun d'eux avait le droit que les autres respectent toutes les craintes et les angoisses que sa nature et son éducation pouvaient lui faire éprouver.

Baley eût certainement mal accueilli l'intrusion de quiconque, alors qu'il se trouvait aussi mal à l'aise. Il ne voulait pas que d'autres yeux s'aperçussent de la blancheur de ses phalanges alors qu'il agrippait les accoudoirs, ou des taches de moiteur qu'elles laisseraient quand il ôterait ses mains.

Il se disait : « Je suis enfermé de toutes parts, l'avion n'est qu'une ville en miniature. »

Mais il n'arrivait pas à se convaincre : il y avait bien cinq centimètres d'acier sur sa gauche ; il pouvait le sentir en y appuyant l'épaule. Mais au-delà c'était le néant.

Oui, enfin, il y avait de l'air : mais ce n'était que du néant malgré tout.

Deux mille kilomètres à droite, autant à gauche, et en dessous de lui cinq mille, peut-être dix mille mètres.

Il eût presque souhaité pouvoir regarder en dessous de lui, jeter un coup d'œil à ce qui pouvait dépasser des cités ensevelies qu'il survolait : New York, Philadelphie, Baltimore, Washington. Il imaginait les amas ondulants à ras de terre de dômes qu'il n'avait jamais vus, mais qu'il savait là. Et, en dessous d'eux, à mille cinq cents mètres sous terre, et à des vingtaines de kilomètres à la ronde, les villes.

Les couloirs interminables et affairés des villes, pensait-il, grouillants de population : les logements, les cantines communautaires, les usines, les trains express : tout cela, bien confortable, bien tiède, à l'image de l'homme.

Alors que lui se trouvait isolé dans l'air froid et inerte, à l'intérieur d'une frêle capsule de métal se déplaçant au travers du vide.

Ses mains se mirent à trembler et il força son regard à se concentrer sur la bande de papier pour lire un peu.

C'était une nouvelle qui traitait d'aventures galactiques et il sautait aux yeux que le héros en était un Terrien.

Exaspéré, Baley marmonna une interjection, puis retint son souffle un moment, en se rendant compte, avec désarroi, de son impolitesse. Il avait osé émettre un son.

Mais quoi ! C'était vraiment trop ridicule ! Quel infantilisme de prétendre que des Terriens pouvaient envahir l'espace. Des conquêtes galactiques ! La Galaxie était interdite aux Terriens. Ceux qui s'y étaient établis étaient les hommes de l'Espace, dont les ancêtres, il y a des siècles, avaient été des Terriens.

Ces ancêtres avaient d'abord atteint les Mondes Extérieurs, s'y étaient confortablement installés, et leurs descendants avaient totalement interdit toute immigration. Ils avaient, en quelque sorte, encagé la Terre et leurs cousins Terriens. Et la civilisation de la Terre avait achevé le travail en emprisonnant les hommes à l'intérieur des villes par une muraille psychologique : la peur des grands espaces vides qui les séparaient des fermes et des zones minières, dirigées par les robots, sur leur propre planète : même de cet espace-là, ils avaient peur !

« Jehoshaphat », pensait Baley avec amertume, « si l'on n'aime pas ça, il faut y faire quelque chose ! Mais, en tout cas, ne pas perdre son temps à des contes de fées ! »

Malheureusement, il n'y avait rien à y faire, et il le savait bien. Puis l'avion se posa ; avec ses compagnons de voyage, il sortit, et tous s'égaillèrent chacun de leur côté, sans un regard.

Baley regarda sa montre et décida qu'il avait le temps de faire un brin de toilette avant de prendre le métro jusqu'au ministère de la Justice. Une vraie veine. Le bruit et l'animation de la ville, l'énorme salle voûtée de l'aéroport, avec les couloirs urbains débouchant sur tous les niveaux, tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, lui donnait l'impression rassurante d'être de nouveau bien au chaud, dans les entrailles et le sein de la ville. Ses appréhensions s'en trouvèrent diminuées. Il ne lui manquait plus qu'une douche et il en serait totalement débarrassé.

Il avait besoin d'un permis de transit pour utiliser les bains publics, mais toutes les difficultés s'évanouirent devant son ordre de mission. Il n'eut que l'estampille courante, donnant droit à une cabine personnelle, avec la date précisément indiquée pour prévenir tout abus, et une mince bande de papier portant les indications pour se rendre au lieu désigné.

Baley était heureux de sentir sous ses pieds la douceur des tapis roulants ; ce fut avec une sensation presque de luxe qu'il se sentit prendre de la vitesse, en passant de tapis en tapis, jusqu'au métro express ; il y grimpa allègrement et prit le siège auquel son échelon lui donnait droit.

Ce n'était pas une heure de pointe ; il y avait de nombreux sièges libres. Les bains, lorsqu'il y arriva, n'étaient pas surpeuplés non plus. La cabine à laquelle il eut droit était dans un état convenable, avec un équipement de pressing individuel qui fonctionnait honorablement.

Après avoir utilisé à bon escient sa ration d'eau et repassé ses vêtements, il se sentit prêt à affronter le ministère de la Justice. Et même, avec une certaine ironie, dans un agréable état d'âme.

Le sous-secrétaire, Albert Minnim, était un homme petit, râblé, le teint vermeil, les cheveux grisonnants,

aux formes atténuées et arrondies. Il respirait la netteté et sentait à peine la lavande. Tout en lui révélait les plaisirs de la vie que fournissent les rations élevées accordées aux gens haut placés dans l'administration.

À côté de lui, Baley se trouvait terne, rustique. Il avait conscience de ses grandes mains, de ses yeux caves, et se sentait presque un vagabond.

Minnim dit avec cordialité :

— Asseyez-vous, Baley. Vous fumez ?

— La pipe seulement, monsieur, répondit Baley, en la sortant de sa poche.

Aussi Minnim remit-il en place un cigare qu'il avait commencé d'extraire du tiroir.

Baley en eut aussitôt des regrets. Un cigare valait mieux que rien et il eût apprécié ce cadeau. Même avec une ration de tabac accrue avec sa récente promotion de C 5 en C 6, on ne pouvait dire qu'il eût du tabac en surabondance pour sa pipe.

— Je vous en prie, allumez-la, si vous en avez envie, dit Minnim, et il attendit avec une sorte de patience paternelle que Baley ait mesuré, avec soin, la quantité voulue de tabac et fixé le couvercle de sa pipe.

Baley dit, les yeux fixés sur l'extrémité de sa pipe :

— On ne m'a pas informé du motif de cette convocation à Washington, monsieur.

— Je le sais, dit Minnim avec un sourire, et je vais y remédier à l'instant. Vous avez une affectation extérieure, à titre temporaire.

— Hors de New York ?

— À une bonne distance, oui !

Baley leva les sourcils, l'air pensif :

— Pour combien de temps ce détachement, monsieur ?

— Je ne le sais pas moi-même.

Baley n'ignorait pas les avantages et les inconvénients d'une affectation extérieure. En tant que

détaché dans une ville où il ne résidait pas, il vivrait probablement sur un plus grand pied que son statut officiel ne l'y autorisait. D'un autre côté, il était extrêmement improbable que Jessie et leur fils Bentley fussent autorisés à l'accompagner dans ses déplacements. On prendrait bien soin d'eux évidemment à New York, mais Baley était un être très attaché à son foyer et l'idée de cette séparation ne lui souriait guère.

Et puis, aussi, une affectation extérieure signifiait un genre particulier d'enquête, ce qui était fort bien, et une responsabilité plus importante que d'habitude reposant sur le détective en tant qu'individu, ce qui pouvait se révéler fort ennuyeux. Baley, peu de mois auparavant, s'était plus qu'honorablement tiré de l'enquête sur le meurtre d'un Spacien, juste en dehors des limites de New York. Il ne débordait pas de joie à l'idée d'une enquête du même genre, ou plus ou moins similaire.

— Pourriez-vous m'indiquer où il va falloir que je me rende, dit-il, ainsi que l'objet de ce détachement ? De quoi s'agit-il donc ?

Il essayait d'évaluer la réponse du sous-secrétaire : « à une bonne distance », et s'amusait à parier avec lui-même sur l'emplacement de cette nouvelle base d'opération. Le mot de distance lui avait paru particulièrement mis en valeur et Baley pensait : Est-ce Calcutta ou Sidney ?

Puis il s'aperçut qu'après tout Minnim avait pris le cigare et l'allumait avec soin.

Baley pensa : « Jehoshaphat ! Il ne sait comment me présenter la chose. Il n'ose pas le dire. »

Minnim retira le cigare de sa bouche, regarda s'élever la fumée et dit :

— Le ministère de la Justice vous détache, à titre temporaire, pour une enquête à Solaria.

Pendant un instant, le cerveau de Baley chercha vainement une identification impossible : Solaria. En Asie ? En Australie ?

Puis il bondit de son siège, et la voix tendue :

— Vous voulez dire, un des Mondes Extérieurs ?

Minnim fuyait toujours le regard de Baley :

— Exactement.

Baley dit :

— Mais c'est impossible. Ils ne permettront jamais à un Terrien de poser le pied sur l'un des Mondes Extérieurs.

— Les circonstances obligent à reviser des attitudes, inspecteur Baley. Il y a eu un meurtre sur Solaria.

Les lèvres de Baley se crispèrent en une sorte de sourire réflexe :

— C'est légèrement en dehors de notre juridiction, n'est-ce pas ?

— Ils ont demandé notre aide.

— Notre aide ? À nous, Terriens !

Baley se débattait entre la confusion de ses pensées et une franche incrédulité. Qu'un Monde Extérieur prenne toute autre attitude qu'une froide arrogance vis-à-vis de la méprisable planète mère ou, en mettant tout au mieux, qu'une paternelle bienveillance, était totalement inconcevable. Demander de l'aide...

— L'aide de la Terre, répéta-t-il.

— C'est peu courant, certes, admit Minnim, mais enfin, c'est le cas. Ils désirent qu'un détective de la Terre prenne cette enquête en main. La demande est parvenue par les voies diplomatiques, à l'échelon le plus élevé.

Baley se rassit :

— Mais pourquoi moi ? Je ne suis plus jeune, j'ai quarante-trois ans. J'ai femme et enfant. Je ne saurais quitter la Terre.

— Ce n'est pas nous qui vous avons choisi, inspecteur. On a exigé que ce soit vous personnellement.

— Moi !

— Inspecteur Elijah Baley, C 6, appartenant aux forces de police de la ville de New York. Ils savaient qui ils voulaient et vous devez bien avoir une idée de leurs raisons.

Baley dit, avec obstination :

— Je n'ai pas les qualifications nécessaires.

— Eux pensent que vous les avez. La manière dont vous avez résolu le meurtre du Spacien est apparemment parvenue jusqu'à eux.

— Ils doivent avoir tout mélangé. Tout cela a dû leur paraître bien supérieur à ce que ce fut en réalité.

Minnim haussa les épaules :

— Quoi qu'il en soit, c'est vous qu'ils ont demandé et nous avons accepté de vous détacher. Vous y êtes affecté. Tous les papiers nécessaires sont prêts et vous n'avez qu'à partir. Pendant votre absence, on s'occupera de votre enfant et de votre femme selon l'échelon C 7, puisque telle sera votre promotion temporaire tant que vous vous occuperez de cette affaire.

Il fit une pause significative.

— Un succès total dans cette enquête peut vous obtenir cette promotion à titre permanent.

Tout cela arrivait trop vite pour Baley. Rien de tout cela ne tenait debout. Il ne lui était pas possible de quitter la Terre. Ils ne pouvaient donc pas arriver à comprendre cette évidence !

Il s'entendit demander d'une voix sans timbre, qui lui parut invraisemblable à lui-même :

— Mais quelle sorte de meurtre ? Quelles sont les circonstances ? Pourquoi ne peuvent-ils se charger eux-mêmes de l'enquête ?

Minnim redisposa quelques bibelots sur son bureau de ses doigts soigneusement manucurés. Il hocha la tête :

— Je ne sais absolument rien sur ce meurtre. J'ignore tout des circonstances.

— Mais alors qui sait quelque chose, monsieur ? Vous ne supposez pas que je vais m'y rendre de but en blanc, non ?

Et de nouveau, une voix intérieure se désespérait :

— Je ne peux pas quitter la Terre.

— Personne ne sait rien là-dessus. Personne sur Terre. Les Solariens ne nous ont rien dit. Ce sera votre travail là-bas de découvrir pourquoi ce meurtre est si important qu'il leur faille un Terrien pour résoudre ce problème. Ou plutôt ce ne sera là qu'une partie de votre travail.

Baley était assez désespéré pour oser demander :

— Et si je refuse ?

Il n'ignorait pas la réponse, évidemment. Il savait exactement ce que signifierait une rétrogradation pour lui, et plus encore pour sa famille.

Minnim ne parla pas de rétrogradation. Il dit doucement :

— Vous ne pouvez pas refuser, inspecteur ! Vous avez une tâche à remplir.

— Pour les Solariens ? Qu'ils aillent au diable !

— Pour nous, Baley, pour nous.

Minnim fit une pause, puis reprit :

— Vous connaissez la position de la Terre vis-à-vis des Spaciens. Je n'ai pas à y revenir.

Baley, comme n'importe quel Terrien, n'ignorait rien de la situation politique. Les Mondes Extérieurs, en dépit d'une population qui, à eux tous, était inférieure à celle de la Terre seule, possédaient un potentiel militaire peut-être cent fois plus important. Sur leurs planètes sous-peuplées, dont l'économie



reposait sur l'emploi intensif de robots positroniques, la production énergétique par tête était des milliers de fois supérieure à celle de la Terre. Et c'était cette capacité de production d'énergie par chaque habitant qui conditionnait la puissance militaire, le standard de vie et tous ses à-côtés.

Minnim dit :

— L'un des facteurs qui contribuent à nous maintenir dans cette situation humiliante est le manque d'informations. Rien que cela. Aucun renseignement. Eux, il n'y a rien qu'ils ne sachent sur nous. Grands Dieux ! Avec le nombre de missions diplomatiques ou autres qu'ils expédient sur Terre ! Mais nous, que savons-nous d'autre que ce qu'ils ont bien voulu nous dire ? Il n'y a pas un seul Terrien qui ait jamais mis le pied sur l'un des Mondes Extérieurs. Vous, enfin, vous allez pouvoir le faire.

— Mais, je ne peux... commença Baley.

— Vous allez le faire, répéta Minnim. Vous allez vous trouver dans une position unique : sur Solaria, à leur propre demande, poursuivant une enquête qu'ils vous auront confiée. À votre retour, vous ramènerez des quantités de renseignements utiles à la Terre.

Baley fixa un regard noir sur le sous-secrétaire :

— Si je comprends bien, je pars là-bas espionner au profit de la Terre.

— Il n'est pas question d'espionnage, voyons. Vous n'aurez rien d'autre à faire que ce qu'ils vous demanderont de faire. Seulement, gardez l'esprit lucide et les yeux bien ouverts. Observez. La Terre ne manquera pas de spécialistes qualifiés pour analyser et interpréter les observations que vous nous ramènerez.

— Il y aurait donc quelque chose dans l'air, monsieur, me semble-t-il, dit Baley.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— L'envoi d'un Terrien sur un Monde Extérieur est une entreprise aléatoire : les Spaciens n'ont que mépris et méfiance à notre égard. Avec la meilleure volonté du monde, bien que je me rende là-bas à leur demande expresse, je puis être la cause d'incidents à l'échelle interstellaire. Le gouvernement de la Terre pouvait facilement se dispenser de déférer à leur requête. On pouvait prétendre que j'étais malade. Avec la peur pathologique qu'ils éprouvent pour les maladies, les Spaciens ne m'eussent accueilli sous aucun prétexte, de crainte d'une contagion possible.

— Suggérez-vous, dit Minnim, qu'il nous faille utiliser une telle échappatoire ?

— Non, bien sûr ! Si le gouvernement n'avait que ce seul motif de me détacher, quelqu'un aurait déjà pensé à cette ruse, on aurait découvert une réponse évasive encore plus subtile, sans mon avis. Il s'ensuit donc que ce rôle d'espion est le point crucial. S'il en est ainsi, pour justifier de pareils risques, je me refuse à croire qu'il s'agisse tout simplement d'observer tout ce qu'on me laissera voir.

Baley s'attendait à un éclat. Il l'aurait accueilli presque avec joie, comme un soulagement.

Mais Minnim se contenta d'un sourire glacial, en disant :

— Vous aimez aller au fond des choses, sans vous laisser berner par les apparences, n'est-ce pas ? Après tout, je n'en attendais pas moins de vous.

Le sous-secrétaire se pencha par-dessus son bureau, les yeux dans ceux de Baley :

— Bien ! Voici donc des renseignements dont vous ne devrez parler à quiconque, pas même à d'autres fonctionnaires haut placés. Nos sociologues ont atteint plusieurs conclusions sur l'état actuel de la situation galactique. D'un côté, les Mondes Extérieurs, sous-peuplés, hyper-robotisés, puissants, dont les habitants

jouissent d'une parfaite santé et d'une longévité extrêmement poussée. De l'autre, nous, surpeuplés, sous-développés du point de vue technologique, têt décédés, à leur merci. C'est là une situation particulièrement instable.

— Bah ! Tout passe avec le temps.

— Avec le temps, cette instabilité va s'accroître. Le maximum de temps dont nous disposons avant le conflit est au mieux un siècle. Bien sûr, tout cela se passera après nous ; nous n'y serons plus ; nos enfants, eux, seront au plein cœur de l'affaire. Car nous deviendrons forcément un danger trop tangible pour que les Mondes Extérieurs nous laissent vivre. Il y a déjà huit milliards de Terriens à haïr les Spaciens.

— Ils nous ont relégués hors de la Galaxie ; ils traitent toutes nos affaires de commerce extérieur à leur prix, nous imposent un système de gouvernement, au lieu de nous laisser faire à notre gré, et en plus ils n'ont que mépris pour nous. Ils désirent peut-être notre gratitude, non !

— Tout ceci est exact et un schéma s'en dégage. Révolte, d'où répression, d'où re-révolte ! Nouvelle répression, etc., et, en l'espace d'un siècle, la Terre ne figurera plus parmi les mondes habités. Tout au moins, voilà ce que prétendent les sociologues.

Baley s'agita, mal à l'aise. On ne pouvait mettre en doute la science des experts ni la logique des ordinateurs électroniques.

— Mais alors, qu'attendez-vous de moi, si tout est comme vous venez de le dire ?

— Rapportez-nous des renseignements, des renseignements précis ! Le point noir dans toute prédiction sociologique est une information insuffisante. Et nous, nous manquons de tous renseignements sur les Spaciens. Nous en avons été réduits à des extrapolations hasardeuses, à partir de ceux qui sont venus

sur Terre. Nous avons dû nous fonder sur ce qu'ils voulaient bien nous dire de la vie sur leurs planètes. Aussi, y a-t-il une chose que nous commençons à connaître : leurs points forts, et quels points forts ! Leurs robots, leur faible densité humaine, leur longévité. Mais le Diable y serait s'ils n'avaient pas de points faibles. Y a-t-il un, ou des facteurs qui, si seulement nous en avons connaissance, pourraient entraver la certitude sociologique de notre anéantissement, quelque chose qui déciderait de notre manière d'agir et améliorerait les chances de survie de la Terre ?

— Est-ce qu'un sociologue ne serait pas plus qualifié que moi, monsieur ?

Minnim hocha la tête :

— Si nous pouvions envoyer là-bas qui nous voulons, il y a dix ans que quelqu'un serait sur place ; nous l'aurions envoyé dès que nous avons abouti à de telles conclusions. Vous êtes la première chance que nous ayons d'avoir un agent là-bas. Ils réclament un enquêteur : nous ne pouvions demander mieux. Un détective est un peu sociologue, croyez-moi ; un sociologue empirique et terre à terre, mais c'en est un tout de même, sinon ce ne serait pas un bon enquêteur. Et tout votre dossier prouve que vous en êtes un bon.

— Merci, monsieur, répondit mécaniquement Baley, mais si je me trouvais dans une fâcheuse situation...

Minnim haussa les épaules :

— Ce sont les risques du métier.

Et écartant l'objection d'un geste de la main, il ajouta :

— De toute façon, vous devez y aller. Le jour du départ est fixé. L'astronef qui doit vous transporter est prêt à partir.

— Déjà ! Quand ? dit Baley en se raidissant.

— Dans deux jours.

— Alors, il faut que je rentre aussitôt à New York, ma femme...

— Nous nous occuperons de votre femme. Elle n'a pas le droit de connaître la nature et l'objet de votre affectation spéciale. On l'informerait qu'elle ne doit pas espérer de vos nouvelles avant votre retour.

— C'est inhumain. Il faut que je la voie, je ne la reverrai peut-être jamais plus.

— Au risque de vous paraître encore plus inhumain, dit Minnim, ne croyez-vous pas qu'il y ait un seul jour où, lorsque vous êtes en mission, vous n'êtes pas en droit de vous demander si elle vous reverra jamais, inspecteur Baley ? À chacun ses épreuves.

La pipe de Baley était éteinte depuis un quart d'heure. Il ne s'en était pas rendu compte.

Personne n'avait plus rien à lui dire. Personne ne savait rien de ce meurtre. Les employés se contentaient de le diriger hâtivement jusqu'au moment où il se trouva au pied de l'astronef, encore mi-incrédule, mi-abasourdi.

C'était une espèce de canon gigantesque, pointé sur le zénith, et Baley, par intervalles, frissonnait dans l'air frais des espaces libres. La nuit était tombée (et il en était bien heureux), formant une muraille d'un noir d'encre qui s'achevait au-dessus de sa tête en un plafond aussi obscur.

Le temps était couvert, mais une brillante étoile, profitant d'une éclaircie dans les nuages, vint le faire sursauter lorsqu'il l'aperçut. Et pourtant, il avait déjà visité des planétariums.

C'était une petite lueur, loin, bien loin. Il la regarda avec curiosité, sans presque éprouver de frayeur. Elle semblait toute proche et insignifiante. Et pourtant c'était autour de corps semblables qu'orbitaient des

planètes, dont les habitants étaient les maîtres de la Galaxie. Le Soleil n'est qu'un corps semblable, pensa-t-il, mais il est plus près. Il est de l'autre côté de la Terre à cette heure-ci.

Il se mit soudain à concevoir la Terre comme une sphère de pierre, recouverte d'une pellicule d'humidité et d'atmosphère, entourée par le vide, encerclée par le néant ; et les villes à peine enfoncées dans la couche externe, faisant une transition précaire entre le roc et l'air. Il en eut la chair de poule !

L'astronef était évidemment un bâtiment des Spaciens : tout le commerce interstellaire passait par leurs mains. Il était tout seul maintenant, juste en dehors des remparts de la ville. On l'avait baigné, récuré, aseptisé, jusqu'à ce qu'on puisse le considérer comme suffisamment sain, d'après les normes spaciennes, pour pénétrer à bord. Même ainsi, c'est un robot qui était venu l'accueillir, car Baley était encore porteur de cent un germes de maladies variées contractées dans la grouillante cité. Il était immunisé contre ces microbes, mais les Spaciens, nés et élevés en couveuse, y étaient sensibles.

La forme du robot se dessina vaguement dans la nuit, ses organes de vision luisant d'un rouge sombre.

— Inspecteur Elijah Baley ?

— C'est moi, dit Baley d'un ton sec, les cheveux se hérissant légèrement sur la nuque. Il était toujours aussi allergique aux robots remplissant des fonctions humaines, comme tous les Terriens d'ailleurs.

Bien sûr, il y avait eu R. Daneel Olivaw, avec qui il avait fait équipe dans l'enquête sur le meurtre du Spacien mais ce n'était pas la même chose. Daneel était, eh bien ! était...

— Suivez-moi, s'il vous plaît, dit le robot.

Un projecteur dessina un chemin de lumière jusqu'à l'astronef.

Baley suivit le robot. Il monta l'échelle de coupée, pénétra à l'intérieur, longea des couloirs et entra enfin dans une pièce.

— Voici votre chambre, inspecteur Baley, dit le robot. Vous êtes tenu d'y demeurer pendant toute la durée du voyage.

« Oh ! oui, pensait Baley. Enfermez-moi, que je sois bien à l'abri. Isolé de tout. »

Les couloirs qu'ils avaient longés étaient totalement vides. Des robots devaient les désinfecter maintenant et le robot qu'il avait en face de lui irait se plonger dans un bain désinfectant en s'en allant.

Le robot dit :

— Vous avez une réserve d'eau et tous instruments d'hygiène. On vous apportera vos repas. Il y a des bandes à visionner. Quant aux hublots, vous pouvez les manœuvrer sur ce tableau. Ils sont obturés pour le moment, mais si vous désirez avoir un aperçu de l'espace...

Avec une certaine agitation, Baley dit :

— Ça va très bien, mon garçon. Laisse les hublots obturés.

Il avait employé la dénomination péjorative que les Terriens utilisaient toujours pour s'adresser aux robots, mais l'autre n'avait pas eu de réaction. Il ne pouvait en avoir, bien sûr. Ses réponses étaient limitées et soumises aux Lois de la Robotique.

Le robot inclina son imposante carcasse métallique en guise de respectueuse déférence et sortit de la pièce.

Baley était maintenant seul dans sa chambre et pouvait l'étudier de fond en comble. Du moins, c'était mieux que l'avion : il pouvait voir ce dernier de bout en bout, prendre conscience de ses dimensions. Mais l'astronef était vaste, comportait des couloirs, des

coursives, des chambres. C'était une véritable petite ville. Enfin, Baley pouvait presque respirer sans gêne.

Des lumières s'allumèrent et la voix métallique d'un robot résonna dans le haut-parleur, lui donnant des instructions détaillées pour éviter les malaises de l'accélération au décollage.

Il sentit l'inertie le repousser contre les sangles, l'amortisseur hydraulique s'enfoncer ; il entendit le grondement lointain des tuyères chauffées à blanc par la micropile protonique, puis le sifflement déchirant pendant la traversée de l'atmosphère qui s'amenuisait jusqu'aux ultrasons, pour disparaître totalement au bout d'une heure.

Il voguait maintenant dans l'espace.

Il lui semblait ne plus éprouver la moindre sensation, que tout avait perdu sa réalité. Il avait beau se dire que chaque seconde l'éloignait de plusieurs milliers de kilomètres, le séparait plus encore des villes, de Jessie, son cerveau se refusait à l'admettre.

Le deuxième jour (ou le troisième – il n'y avait aucun moyen d'évaluer la course du temps, sinon par les périodes de repas et du sommeil), il éprouva la sensation fugitive et bizarre d'être retourné comme un gant. Ça ne dura qu'un instant et Baley savait bien que c'était le grand saut, ce passage invraisemblable, incompréhensible, presque mystique et si bref, dans l'hyperespace. Grâce à quoi l'astronef, et tout ce qu'il contenait, se trouvait transporté d'un point à l'autre de l'espace, à des années-lumière de distance.

Puis une période de temps s'écoulerait, puis un autre grand saut, nouvelle période, puis un nouveau saut.

Baley se disait qu'il était à des années-lumière de la Terre, des dizaines d'années-lumière, des centaines, des milliers... Il ignorait les distances parcourues. Il n'y avait personne sur Terre capable de localiser Solaria



dans l'Univers. Il était un ignorant, ils étaient des ignorants, tous les Terriens sans exception.

Il se sentit terriblement seul.

Il eut la sensation d'un ralentissement alors que le robot faisait de nouveau son apparition. Ses organes de vision, rouge sombre, détaillèrent l'arrimage de Baley ; il resserra, expertement, un écrou à oreilles et vérifia rapidement tous les éléments de l'amortisseur hydraulique.

— Nous toucherons le sol dans trois heures, dit-il. Vous voudrez bien rester consignés dans votre chambre. Un homme viendra vous faire sortir et vous escortera à votre lieu de séjour.

— Un instant, dit Baley la voix étranglée.

Ficelé comme il l'était, il se sentait totalement impuissant.

— À l'arrivée, ce sera quelle période du jour ?

Aussitôt le robot lui répondit : « Selon l'heure standard galactique, il sera...

— L'heure locale, mon garçon, l'heure locale, Jehoshaphat !

Le robot continua, d'un ton monocorde :

— Le jour, sur Solaria, a une durée de vingt-huit heures trente-cinq minutes. L'heure solarienne se divise en dix dixièmes, chaque dixième en cent centièmes. L'horaire prévoit notre arrivée à l'aéroport au vingtième centième du cinquième dixième.

Baley se mit à détester le robot pour son inaptitude à comprendre, car maintenant il se trouvait obligé de poser la question en termes nets et de révéler son point faible.

Il fallait la poser, et carrément :

— Fera-t-il jour ?

Et après toutes ces circonlocutions précédentes, le robot répondit :

— Oui, monsieur.

Et il s'en fut.

Il ferait jour. Il allait sortir à l'air libre, sur la surface nue d'une planète ; en plein jour !

Il n'était pas sûr de ce qu'il allait éprouver. Il avait eu l'occasion d'entrevoir des surfaces libres de sa planète, de certains points de la ville. Il lui était même arrivé de sortir à l'air libre un court instant. Mais, toujours, entouré de murs ou tout à proximité.

L'asile où se protéger était toujours à portée de main.

Mais où allait-il trouver asile maintenant ? Il n'y aurait même pas le mur fallacieux des ténèbres.

Et parce qu'il ne voulait pas faire montre d'une seule faiblesse devant les Spaciens – il s'en serait voulu sa vie durant – il se contracta contre les sangles qui le protégeaient des forces gravitationnelles, ferma les yeux et se mit à lutter obstinément contre la panique.

## UN AMI RETROUVÉ

Baley perdait pied. La raison seule ne suffisait pas à refréner sa panique.

Il se répétait inlassablement :

— Les hommes vivent au plein air toute leur vie. C'est ce que font les Spaciens maintenant ; c'est ce que autrefois ont fait nos ancêtres sur Terre. Il n'y a pas de danger réel à se trouver hors des murs. C'est mon esprit seul qui s'obstine à croire le contraire.

Mais rien n'y faisait. Quelque chose en lui, de plus fort, de supérieur à la raison, réclamait les murailles et refusait l'air libre.

À mesure que le temps passait, il sentait bien qu'il n'arriverait pas à contrôler sa frayeur. Il ne serait qu'une épave tremblante, lâche et pitoyable. Les Spaciens qu'on allait envoyer à sa rencontre (avec des masques faciaux pour se préserver des germes et gantés pour éviter tout contact) n'auraient même pas à le mépriser. Ils n'éprouveraient que du dégoût.

Il continua de lutter, en serrant les dents.

L'astronef se posa. Les sangles antigravitationnelles se relâchèrent automatiquement, tandis que l'amortisseur hydraulique basculait à l'intérieur de la paroi. Baley resta assis dans le fauteuil. Il avait une peur atroce mais était bien résolu à ne pas la montrer.

Il détourna la tête dès qu'il entendit le léger bruit que fit la porte de la pièce en s'ouvrant. Du coin de l'œil, il avait pu entrevoir une haute silhouette bronzée qui s'avavançait : un Spacien, un de ces arrogants descendants de Terriens qui avaient renié leur planète mère.

Le Spacien parla : « Bonjour Elijah. »

Baley, avec un brusque sursaut, se retourna vers celui qui venait de parler ; son regard vacilla et il se leva de son siège presque à son insu.

Il dévisageait son interlocuteur, retrouvant les larges pommettes altières, les traits d'un calme marmoréen, la symétrie de tout le corps, et surtout ce regard droit et pur d'yeux bleus qui ne cillaient pas.

— Daneel !

L'être de l'Espace répondit :

— Il m'est agréable que vous veuillez bien vous souvenir de moi, Elijah.

« Me souvenir de vous. » Baley sentit un immense soulagement l'envahir : devant lui se dressait un écho de la Terre, un ami, un réconfort, un messie. Il avait un irrésistible désir de le serrer dans ses bras, de l'étreindre, de rire en lui tapant dans le dos, toutes ces stupidités si sentimentales que se font deux vieux amis qui se retrouvent après une séparation.

Mais il se contint. Ce n'était pas possible. Il ne pouvait que s'avancer, tendre la main et dire :

— Il est peu probable que je vous oublie jamais, Daneel.

— J'en suis très heureux, dit Daneel, hochant sérieusement la tête. Quant à moi, vous ne l'ignorez pas, tant que je serai en bonne condition, il me sera absolument impossible de vous oublier. Aussi, suis-je heureux de vous revoir.

Il prit la main de Baley dans la sienne, ferme et fraîche, ses doigts serrant, avec une force agréable, sans être douloureuse, puis relâchant leur pression.

Baley souhaitait ardemment que Daneel fût réellement incapable de capter les folles idées qui venaient juste de lui traverser l'esprit et qui n'étaient pas encore dissipées, ce cri intérieur d'une intense amitié, presque d'un véritable amour.

Après tout, on ne pouvait aimer comme un ami ce Daneel Olivaw ; ce n'était pas un homme, ce n'était qu'un robot humanoïde.

Le robot qui avait tellement l'air d'un être humain, parla :

— J'ai demandé qu'un véhicule de surface, piloté par un robot, soit relié par sas externe.

Baley fronça les sourcils :

— Un sas externe ?

— Oui. C'est un engin courant, souvent utilisé dans l'espace pour transférer du personnel ou du matériel d'un astronef à l'autre sans qu'il soit besoin de l'équipement spécial antivide. Il semblerait que vous n'êtes pas familiarisé avec ce genre d'instrument.

— En effet, dit Baley. Mais je me représente assez bien la chose.

— Bien sûr, il est assez difficile de l'utiliser entre un astronef et un véhicule de surface, mais j'ai exigé que ce soit fait. Heureusement, la mission où vous et moi nous nous trouvons engagés a priorité absolue : les problèmes se résolvent très rapidement.

— Vous êtes désigné pour enquêter sur ce meurtre, vous aussi ?

— On ne vous l'avait pas dit ? Je regrette de n'avoir pas réparé aussitôt cette omission.

Évidemment, les traits impassibles du robot ne marquèrent aucun regret.

— C'est le Dr Han Fastolfe, que vous avez rencontré sur la Terre, au cours de notre précédente enquête en commun, et dont j'espère que vous vous souvenez, qui a suggéré le premier que vous seriez un enquêteur

particulièrement qualifié pour ce genre d'affaire. Il mit comme condition que nous soyons, de nouveau, désignés tous les deux pour enquêter.

Baley réprima un sourire. Le Dr Fastolfe était originaire d'Aurore, le plus puissant des Mondes Extérieurs. Et visiblement l'avis d'un savant d'Aurore était chose d'importance.

— Il ne faut pas détruire une bonne équipe, hein, dit Baley.

La joie instinctive qu'il avait ressentie en voyant Daneel commençait à s'estomper et il se sentait de nouveau oppressé.

— Je ne sais pas s'il avait particulièrement cette idée en tête, Elijah. D'après la nature des ordres qu'il m'a donnés, je croirais plutôt que ce qui lui importait fût que votre coéquipier eût l'expérience de votre monde et, en conséquence, fût au courant de vos petites manies.

— Nos manies !

Baley fronça les sourcils, offensé. Ce n'était pas là un mot qu'il appréciait lorsqu'on le lui appliquait.

— Eh bien ! par exemple, cette question du sas externe. Je suis au courant de l'aversion que vous éprouvez pour les grands espaces libres. C'est une conséquence de votre éducation à l'intérieur des villes de la Terre.

Peut-être était-ce dû à ce mot de manie appliqué aux Terriens, mais Baley eut l'impression qu'il devait contre-attaquer ou perdre la face devant une machine. Aussi, changea-t-il brusquement de sujet – ou peut-être était-ce simplement l'expérience de toute sa vie passée qui lui interdisait d'ignorer un illogisme.

— Il y avait un robot à bord, dit-il, qui s'occupait de mon bien-être. Un robot (et là il mit quelque malice) qui a l'apparence d'un robot. Le connaissez-vous ?

— Je lui ai parlé avant de monter à bord.

— Comment s'appelle-t-il ? Comment puis-je entrer en contact avec lui ?

— C'est R X 24-75. Il est normal sur Solaria de n'appeler les robots que par leur matricule de série.

Les yeux calmes de Daneel se portèrent sur le tableau de contrôle près de la porte.

— Ce bouton doit l'appeler.

Baley appuya du doigt et, moins d'une minute plus tard, le robot, tout au moins celui à l'apparence de robot, entra.

Baley dit :

— Vous êtes R X 24-75 ?

— Oui, monsieur.

— Vous m'avez dit, tout à l'heure, que quelqu'un allait venir pour me faire sortir de l'astronef et m'escorter jusqu'à mon domicile. Est-ce celui dont vous parliez ? dit Baley en désignant Daneel.

Les deux robots se regardèrent et R X 24-75 affirma :

— Ses papiers confirment qu'il est bien la personne qui doit vous rencontrer.

— Vous avait-on prévenu d'autre chose avant son arrivée ? De son aspect, par exemple ?

— Non, monsieur. Je ne savais rien d'autre que son nom.

— Qui vous avait prévenu ?

— Le capitaine de l'astronef, monsieur.

— Un Solarien, je crois ?

— Oui, monsieur.

Baley s'humecta les lèvres. La prochaine question serait décisive :

— Quel nom devait porter celui que vos instructions désignaient devant me rencontrer ?

— Daneel Olivaw, monsieur, répondit le robot.

— C'est bien, mon garçon. Vous pouvez disposer.

Après une courbette façon robot, et un rapide demi-tour, R X 24-75 sortit de la pièce.

Baley se retourna vers son collègue et, d'un ton pensif :

— Vous ne m'avez pas dit toute la vérité, Daneel.

— Qu'entendez-vous par là, Elijah ? demanda Daneel.

— Tout à l'heure, lorsque nous parlions, il m'est revenu à l'esprit quelque chose de curieux. Lorsque R X 24-75 m'a dit que quelqu'un viendrait me chercher, il déclara qu'un homme allait venir. Je m'en souviens très bien.

Daneel écoutait paisible, sans un mot. Baley reprit :

— Je me suis dit, lorsque je vous ai vu, que le robot avait fait erreur, ou bien que l'homme primitivement désigné avait été au dernier moment remplacé par vous, sans que R X 24-75 ait été prévenu du changement. Mais vous m'avez entendu vérifier ce point : c'est bien vos papiers qui lui avaient été communiqués, c'était bien votre nom qui était marqué. Mais le nom marqué n'était pas tout à fait exactement le vôtre, Daneel, n'est-ce pas ?

— En effet, mon nom n'y figurait pas en entier, reconnut Daneel.

— Car votre nom exact n'est pas Daneel Olivaw, mais *R* Daneel Olivaw, n'est-ce pas ?

— C'est tout à fait cela, Elijah.

— J'en conclus donc que R X 24-75 n'a jamais été prévenu du fait que vous étiez un robot. On lui a laissé croire que vous étiez un homme, ce qui, en raison de votre physique, est parfaitement plausible.

— Il n'y a rien à reprendre à votre raisonnement.

— Continuons donc.

Baley commençait d'éprouver les premiers frissons d'une espèce de plaisir intuitif. Il était sur la piste de quelque chose. Ce pourrait bien ne pas être quelque chose d'important, mais c'était le genre de piste qu'il savait relever, le genre d'enquête où il excellait,



## Table des matières

1. Une question se pose .....	7
2. Un ami retrouvé .....	27
3. Quelques données sur la victime .....	45
4. Vision d'une femme.....	63
5. Discussion autour d'un meurtre.....	77
6. Réfutation de la théorie .....	91
7. Un praticien peu pressé .....	110
8. Baley bluffe .....	126
9. Un robot roulé .....	144
10. Solaria vaut sparte.....	158
11. La ferme aux fœtus .....	176
12. Baley l'échappe belle .....	193
13. Un roboticien rébarbatif.....	212
14. Un motif de meurtre .....	227
15. Un portrait en plasto-color.....	243
16. Une solution trop simpliste.....	260
17. Une réunion, une révélation .....	277
18. La réponse est rendue .....	296



468

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie*  
*par NOVOPRINT SLK*  
*le 12 septembre 2017*

1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : juillet 1976  
EAN 9782290185605  
OTP L21EPGNJ02237C009

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*